

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Au Martolet / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 14-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Au Martolet

Encore à mon ami L. L.

Il y a les Giettes, oui, et je les aime bien, et il y a aussi le Martolet que j'aime. Au reste, j'en porte le nom, et je l'ai pris avant même que d'y aller demeurer. C'est donc bien une preuve que... mon Dieu ! ça pourrait n'en être pas une.

Mais hier, comme j'en avais assez de la tapisserie à bouquets de fleurs de ma chambre, et de mon bureau, et de mes cahiers, et de mes livres, même de ma lampe bleue que je n'allume que tardivement, à présent que les jours sont longs, j'ai tout laissé et j'ai laissé ma chambre.

Parfois, c'est comme ça, dites ! — On ne sait pas pourquoi ; et puis, même quand on sait, on en a assez, alors on s'en va.

J'ai laissé ma chambre, j'ai traversé ce fond de corridor qui était autrefois la chapelle de sainte Catherine, j'ai ouvert la porte qui donne sur le Martolet et je me suis appuyé au mur, une main sur la barre de fer qui est là pour nous empêcher de tomber.

Vraiment, c'est adoucissant, c'est pacifiant.

On regarde et l'on voit ; et l'on voit tant de choses. On écoute et l'on entend ; et l'on entend de si ravissantes choses.

Il y a tous ces tombeaux qui sont fermés, les uns, les autres ouverts. Ils ont dû contenir des os de moines, d'Abbés peut-être, ces abbés du moyen âge, prélats crosés et mitrés, qui avaient carrosse et qui étaient un peu seigneurs. C'étaient des princes-abbés. Et ces os de moines ou d'abbés ils n'y sont plus dans ces tombeaux. Après tout, ça vaut-il vraiment la peine de se tourmenter comme on le fait, pour ceci, pour cela, pour rien la plupart du temps, pour ce pauvre corps qui encercle notre âme, avec laquelle il est toujours en dispute, et dont un

jour, on ne saura pas plus où sont les os qu'on ne sait où sont ceux qui étaient dans les tombeaux du Martolet ?

Eh oui ! par le monde, on s'agite beaucoup et l'on court et l'on cause, l'on se fait de compliments et toute espèce de simagrées, parce que peut-être ça pourrait servir ! et l'on salue de droite et de gauche, et l'on se moque et l'on critique, et l'on se préoccupe de tant d'affaires inutiles et qui ne nous regardent absolument pas, qu'après tout ce temps que nous avons perdu, il ne nous en reste point, à penser à ce que nous disent les tombeaux du Martolet, qu'on mourra et qu'on ne laissera en somme pas plus de trace que ceux qui ne sont plus dedans. C'est un peu, que nous sommes pour la terre comme ces mouches qui entrent dans une chambre, qui volent, qui bourdonnent un moment et s'en vont. On les regarde, on les écoute et on n'y pense plus.

Et il y a encore toutes ces autres pierres que Monsieur Bourban a retirées de terre. Il les aimait, dame ! et les caressait comme on eût fait d'un enfant ; et quand il en parlait !... nous, jeunes, on riait un peu ; il est vrai que nul n'est prophète en son pays, encore moins dans sa maison.

Et l'allée du Martolet, où les élèves se mettent en rang le dimanche avant la Messe, ou avant les Vêpres, toute la semaine, elle est solitaire. C'est alors que je la fais mienne. Quand il me vient une visite et qu'il fait beau, je lui dis : « Si vous le voulez bien, allons au Martolet faire quelques pas ».

— Dis donc, ami, tu te souviens, toutes les fois que nous y fîmes ? montant l'allée, la descendant, causant fort peu de notre prochain, mais disant des choses joyeuses et sérieuses, des choses gaies ou tristes, levant de temps en temps la tête pour voir s'il y avait quelqu'un aux fenêtres du corridor à nous écouter. Et des fois, il y avait quelque chose de noir qui se retirait vivement. Un chanoine qui voulait voir ! je pense.

Le Martolet, j'en ai presque un peu fait mon domaine. J'y suis souvent, à chaque fois que le soleil y tombe par paquets à travers les branches et fait par terre et contre le rocher de grosses taches chaudes et dorées. Je prends un livre et je vais m'asseoir sur un tombeau ou sur une colonne renversée — il paraît qu'elles sont romaines — et je lis. Ou bien, je vais me cacher près du tunnel, sur ce bout de gazon qu'a semé Monsieur Terret-taz, derrière les arbustes qu'il a plantés. Ils sont grands maintenant et cela fait un délicieux rideau contre les indiscrets. De là, je regarde le clocher qui se découpe puissamment paisible et tout gris sur le bleu du ciel ; et hier je faisais remarquer à quelqu'un qui était là avec moi, tout le moyenâgeux des pigeons, qui viennent se poser sur la fenêtre de la tour, qui roucoulent joliment et qui entrent à leur nid dans la tour ; ils lui donnent un air de donjon et font penser aux châtelains d'antan.

Et il y a les Platanes qui bruissent tout le jour et toute la nuit à la brise ; qui gémissent, qui craquent et qui hurlent quand le vent s'engouffre dans leurs branches, ce grand vent qui nous vient d'Italie. A chaque printemps, ils sont pleins de nids d'oiseaux. Il y en a de toutes les sortes qui chantent dans leurs feuilles et c'est si agréable d'être là, à les écouter. Ils sont toujours joyeux les oiseaux et nous donnent de leur joie. Franchement, ils sont moins sots que les hommes, qui ne savent pas prendre leur part de bonheur en tout événement. De ces têtes renfrognées, de ces têtes qui se font soucieuses, de ces têtes qui n'ont jamais un sourire par importance. De ces têtes. De ces têtes. Ce qu'on en rencontre, mon Dieu, ce qu'on en rencontre !

Mais les oiseaux du Martolet sont si gentils.

Depuis un temps, il y a du neuf dans mon domaine. La petite porte du clocher qui est à côté de celle par où l'on passe pour monter à l'orgue et descendre à l'église, s'est rouverte. Du temps de Monsieur le Prieur

Bourban, elle était toujours close ; il en gardait la clef, jalousement, car l'escalier sur lequel elle s'ouvre et qui est creusé dans l'épaisseur du mur, conduisait à son musée de la tour. Maintenant, c'est Périclès qui passe là, chaque jour trois fois, pour aller sonner l'Angélus ; il ne passe plus par le corridor de sainte Catherine.

Je l'ai vu, au soir de la Saint Joseph, qui marchait dans l'allée du Martolet, clopin clopant, en forme de Z, balançant sa lanterne et suivi du vieux carillonneur, le même qui enterre les morts d'ici, qui sonne tous les glas et toutes les fêtes, qui fait la quête à la paroisse, avec cette aumônière au bout d'un bâton agrémentée d'une sonnette.

Périclès a tourné sa grosse clef dans la serrure, avec un bruit très fort, et puis, ils sont montés. A chaque fenêtre on voyait passer le feu de la lanterne, et ainsi jusqu'à la dernière tout en haut, et les cloches ont sonné.

Ce que c'est joli, ces Angélus des soirs de fêtes au Martolet, ces vieux cantiques carillonnés, des bouts, à deux voix, en tierce ; mon Dieu, que c'est joli, ça nous met l'âme en gaîté, et puis, on devient presque un peu chose, quand la grande cloche se met en branle pour finir, car c'est elle aussi qui sonne la mort des chanoines. Ce soir-là, j'ai récité mon Angélus sur la porte du corridor, et, quand le carillonneur repassa dans l'allée, la tête toute pleine encore de ces airs de cloches, il fredonnait doucement les cantiques qu'il avait joués.

Périclès ferma la porte, souffla sa lanterne et s'en alla, bougonnant je ne sais quelle histoire et sa chemise faisait un gros bouffant entre ses pantalons et son gilet.

Et puis tout s'est fait calme. Je suis resté un moment encore à jouir de la paix qui montait des tombeaux et je suis rentré dans ma chambre. J'ai allumé ma lampe bleue, et à sa lumière nous avons causé.

Au fond, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Jacques du MARTOLET.